
Comaroff, Jean & Comaroff, John. – *Zombies et frontières à l'ère néolibérale*

Sylvie Ayimpam



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14845>
DOI : 10.4000/etudesafriaines.14845
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 22 novembre 2013
Pagination : 945-949
ISBN : 978-2-7132-2389-1
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Sylvie Ayimpam, « Comaroff, Jean & Comaroff, John. – *Zombies et frontières à l'ère néolibérale* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 212 | 2013, mis en ligne le 06 décembre 2013, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14845> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.14845>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Comaroff, Jean & Comaroff, John. – *Zombies et frontières à l'ère néolibérale*

Sylvie Ayimpam

RÉFÉRENCE

COMAROFF, Jean & COMAROFF, John. – *Zombies et frontières à l'ère néolibérale. Le cas de l'Afrique du Sud postapartheid*. Paris, Les Prairies ordinaires, 2010, 188 p., bibl.

- 1 Cet ouvrage reprend en langue française une partie des récents travaux de Jean et John Comaroff, ce couple d'anthropologues originaires de l'Afrique du Sud, et enseignants à l'Université de Chicago. Jérôme David¹ a eu l'excellente idée de traduire puis de rassembler dans un ouvrage pour le public francophone trois des essais de ces deux chercheurs dont l'œuvre, selon ses propres termes, « aura durablement marqué le domaine anglophone de l'anthropologie sociale ». Jean et John Comaroff développent dans leurs travaux de ces quinze dernières années une remarquable anthropologie historique de la « culture du capitalisme ». C'est en tentant de rendre compte de la violence de la transition néolibérale en Afrique du Sud après la fin de l'*Apartheid*, qu'ils en sont progressivement venus à développer une telle anthropologie. Alors que cette violence a des manifestations multiples, les auteurs en analysent particulièrement deux groupes ici : la « prolifération » des zombies et de ce qu'ils appellent les « économies occultes », et les problèmes liés à la gestion des États-nations et de leurs « frontières ». Ces analyses sont complétées par une réflexion méthodologique sur la pertinence de l'ethnographie et de son échelle pour appréhender les phénomènes liés au capitalisme néolibéral au niveau mondial.
- 2 Pour Jean et John Comaroff, le capitalisme contemporain a trois principaux visages : il s'agit premièrement d'une propension à faire miroiter des manières inédites de produire des richesses ; deuxièmement de présenter un rapport ambivalent et contradictoire à l'État-nation ; et troisièmement de jouer avec une société civile à la présence ambivalente (p. 135). Commençons par le rapport ambivalent à l'État-nation.

Des observateurs ont remarqué qu'un rapport passionnel à l'autochtonie et au droit de naissance – dont la notion même de l'étranger n'est que l'envers – s'est développé à la fin du XX^e siècle en même temps que d'autres conceptions de l'appartenance, et qu'un fétichisme de l'origine semble par ailleurs s'être nourri dans le monde entier d'une opposition aux effets du « laissez-faire » néolibéral. Pourquoi les frontières et leur transgression sont-elles devenues un thème si pressant aujourd'hui ?

- 3 Pour y répondre, et rendre ainsi compte des raisons pour lesquelles les étrangers de toutes sortes sont devenus l'objet d'une telle inquiétude, les Comaroff font un détour du côté de ce que l'on appelle communément l'État-nation. Ils montrent qu'à mesure que le XX^e siècle s'achevait, les formes de cohésion sociale ont partout eu maille à partir avec le principe de la différence. Cette tendance est elle-même l'un des traits d'un processus historique se déployant à l'échelle mondiale, dont on peut donner une idée en évoquant l'année 1989. Cette année-là marqua sur le plan symbolique, sinon concret, l'avènement politique du capitalisme néolibéral sur l'ensemble de la planète. Il est bien entendu que ses racines économiques plongent bien dans l'histoire, mais cette date est généralement retenue pour illustrer un tournant après lequel l'ancien ordre international a disparu pour laisser place à un univers plus fluide, plus mercantile et plus connecté, dans lequel la « société », déclarée morte, cède la place au « réseau » et à la « communauté », nouvelles métaphores dominantes de l'interdépendance sociale ; dans lequel aussi les identités transnationales, les relations internes aux diasporas et la mobilité des populations humaines battent en brèche les vieilles frontières (pp. 77-79). Plusieurs États se conduisent alors comme s'ils étaient victimes, à la fois, d'une invasion venue du dehors et d'une fuite de ce qui devrait rester à l'intérieur, comme le capital *off-shore* et les emplois délocalisés. Cette inquiétude naît, semble-t-il, d'un paradoxe lié au contexte global actuel où prévaut la logique de l'économie capitaliste néolibérale, et dans lequel se trouvent confrontés les États. En effet pour tirer profit d'un tel régime économique, il leur a été nécessaire dans le même temps d'ouvrir leurs frontières et de les sécuriser ; de déréguler la circulation des biens et des gens pour favoriser l'afflux des richesses, et d'établir par ailleurs des enclaves à fort avantage comparatif pour attirer les industries et les « bonnes » catégories d'immigrés² (pp. 80-83).
- 4 Tant que le capitalisme néolibéral conquerrait de manière triomphale le monde, l'argument utilisé habituellement pour perpétuer un tel système paradoxal était qu'il n'existait aucune solution alternative au « laissez-faire » et qu'aucun autre système politico-économique ne paraissait viable. Mais depuis la récente crise financière, la hausse massive du nombre de gens licenciés ou jetés à la rue démontre avec brutalité à quel point est fragile la richesse générée par un système financier complexe, difficile à comprendre et à réguler. Depuis lors, on croit déceler dans la rhétorique publique, tout au moins en Europe et en Amérique, la marque d'un certain infléchissement, d'une certaine aspiration à un semblant d'économie classique et administrée, alors qu'avant cet effondrement il était banal dans certains milieux de parler de « la fin du politique » et du « retrait du social » (pp. 84-85).
- 5 De même que la politique néolibérale triomphante de la « nouvelle » Europe a fondé sa légitimité sur la conjuration du « spectre » du migrant et de son destin de pauvre hère, en Afrique du Sud aussi la phobie des étrangers s'est cristallisée en une forte antipathie dirigée contre les « immigrés clandestins », assimilés généralement à des vautours économiques usurpant les emplois et les ressources, tout en traînant dans leur sillage la criminalité et la maladie, accusés de siphonner littéralement la richesse de la nation

(p. 91). Mais des processus similaires sont manifestes dans toutes les régions du monde où l'on considère que les conditions d'existence de l'État-nation menacent d'entraîner la dissolution de ses frontières et leur ouverture à toutes sortes d'étrangers indésirables (pp. 97-99).

- 6 Quant à la « société civile », elle est apparue au tournant du millénaire comme la « grande idée » qui a quasiment viré à l'obsession planétaire, au point où il est devenu de plus en plus difficile de déterminer ce que le terme signifie vraiment, de dire s'il s'agit d'un objet ou d'un objectif concret, d'un objet abstrait ou d'une pratique politique. Bien plus, elle succombe à l'examen, étant plus de l'ordre d'une aspiration que d'une réalisation. Si les plus sévères peuvent reprocher à cette notion de confondre en un seul terme une catégorie analytique et un mot d'ordre idéologique, il faut admettre que la notion de société civile a été malgré tout un cri de ralliement remarquablement efficace dans le monde entier. Mais qu'est-ce qui en fait un mot d'ordre si efficace au tournant du millénaire et à quoi tient le fait que cette notion embrase de la sorte l'imagination morale ? Il faudrait, selon les auteurs, chercher sans doute des éléments de réponse en comparant les éléments de l'histoire du présent à celle du premier avènement du capitalisme à la fin du XVIII^e siècle (pp. 169-170).
- 7 Comme à la fin du XVIII^e siècle et d'une façon remarquablement similaire, l'idée de société civile émerge au début du XXI^e siècle au moment même où la fabrique du social, la possibilité de faire société, l'assise ontologique de l'humanité, la nature de la distinction sociale et l'essence de l'identité, sont dramatiquement mises à l'épreuve. Alors que dominent les paniques morales populaires, l'aliénation par les médias de masse, les crises de la représentation et la perplexité des chercheurs, la société civile, dans le second avènement du capitalisme, devient encore « bonne à penser », à faire signifier, à susciter l'action : moins elle a de contenu, plus ses référents sont vides, et plus elle répond à cette fonction. Aussi son extrême polyvalence et son indéfinition contribuent-elles, selon les Comaroff, à en faire une panacée (pp. 174-175).
- 8 En ce qui concerne les manières inédites de produire des richesses, elles prennent des formes diverses. Les auteurs sont ainsi partis d'une interrogation sur la signification de la « prolifération » des zombies en Afrique du Sud. Avant même la fin de l'*Apartheid*, apparaissent dans les médias des accusations de sorcellerie et des pratiques sataniques à l'encontre des anciens faisant écho à une explication des malheurs de la vie quotidienne, consécutifs à la malveillance supposée des anciens, soupçonnés de faire travailler des morts-vivants afin de s'enrichir. Ils ont constaté, aussi bien avec leurs propres enquêtes de terrain que dans les histoires rapportées par les différents médias et la rumeur, qu'il y avait une augmentation notable des activités en lien avec l'enrichissement occulte, de nature violente pour la plupart, car indissociables d'accusations de crimes rituels, de sorcellerie et de zombification (pp. 137-138).
- 9 Pour les Comaroff, la prolifération des activités magico-religieuses en Afrique du Sud comme ailleurs, relèvent à l'échelle mondiale de ce qu'ils appellent les « économies occultes ». Dans plusieurs régions d'Asie, les économies occultes³ prospèrent en prenant des formes souvent déroutantes. Telle la voyance en Thaïlande qui s'est adaptée aux technologies globalisées et où la divination par *e-mail* est devenue une pratique courante pour prédire par exemple la faillite d'une entreprise, un éventuel chômage, ou le décrochage éventuel d'un emploi (pp. 137-138). Selon les auteurs, ces diverses activités magico-religieuses, en écho à l'esprit de « casino »⁴ caractérisant le capitalisme du tournant du millénaire basé sur la confiance dans les marchés financiers

et la foi dans les probabilités, sont des techniques d'accumulation des richesses défiant toute raison pratique. Dans la mesure où la montée en puissance des marchés globalisés, des médias électroniques et du capital financier a contribué à créer les conditions d'une culture économique encline à spéculer sur le hasard, la salle de jeu est devenue exemplaire du fonctionnement du capitalisme, à savoir de la capacité « naturelle » du capital à produire de la valeur sans intervention humaine, à croître et à s'étendre de sa propre initiative, à récompenser la spéculation⁵ (p. 117). Cet esprit spécifique du néolibéralisme sonne pour eux la fin du désenchantement du monde (pp. 141-142).

- 10 Autour de la figure du zombie, les Comaroff ont pu développer une sociologie imaginative qui s'est cristallisée dans cette abstraction de l'économie occulte, abstraction qui a pris forme à force de voir sans cesse les mêmes manifestations : les histoires de zombification qu'ils ont recueillies au nord-ouest de
- 11 l'Afrique du Sud, revenaient toujours au « fait » que les personnes impliquées auraient transformé les autres en outils, interdisant de la sorte aux citoyens ordinaires de gagner leur vie et de fonder une famille ; autrement dit la discussion revenait sur les liens entre la sorcellerie et la pénurie d'emplois ou de perspectives d'avenir définies (pp. 56-57). En suivant ce flux discursif et en se demandant si les phénomènes de fabrication obscure de la richesse sans travail se limitaient à la seule région de leurs observations ou si ils s'étendaient beaucoup plus loin, ils ont progressivement constaté que l'écheveau de leurs références symboliques renvoyait également à la redéfinition des frontières pertinentes et des horizons transnationaux dans une Afrique du Sud néolibérale (p. 59). En effet, pour leurs interlocuteurs sur le terrain, l'économie occulte liait les préoccupations, les activités et les relations locales à des forces indéchiffrables venues d'un dehors plus « global »⁶ (p. 59).
- 12 Pourtant, comme le montrent les auteurs dans leur autocritique, sans vigilance et sans reformulation de leur méthodologie, ce phénomène et l'anxiété qui l'accompagnait auraient pu être interprétés comme la simple expression de relations et de conflits locaux ayant mal tourné. Ainsi, pour eux aujourd'hui, la pratique ethnographique devrait notamment permettre d'élaborer une anthropologie à dimensions multiples qui viserait à rendre compte de la manière dont le local et le translocal se façonnent l'un l'autre (p. 64).
- 13 Jean et John Comaroff se livrent ici à une véritable analyse de ce que Jérôme David appelle « la déraison néolibérale ». Ce qui fait la force et la qualité de leur analyse anthropologique du capitalisme contemporain est qu'ils ne cèdent pas à la facilité de la simple dénonciation de ses méfaits. Mais bien au contraire, ils se livrent à une véritable analyse historique, comparative et critique. Le travail et la méthodologie des Comaroff interpellent les chercheurs en sciences sociales sur les manières d'appréhender les phénomènes qu'ils étudient aujourd'hui et de circonscrire leurs objets de recherche si « localisés » soient-ils, dans ce contexte de la mondialisation. Si les *Global studies*⁷ s'inscrivent comme nouveau champ des sciences sociales et comme une tentative de capter les tendances modernes à l'intégration mondiale, il n'en reste pas moins qu'elles sont encore loin d'avoir résolu cette question épistémologique du contenu et des contours des « totalités » nécessaires à la délimitation des cadres d'analyse et de contextualisation des activités menées par les gens.

NOTES

1. Jérôme David est enseignant aux Universités de Genève et de Lausanne en Suisse. Il introduit cet ouvrage par un article de présentation intitulé « Une ethnographie de la déraison néolibérale », où il analyse le parcours intellectuel des auteurs, l'évolution de leurs problématiques et de leurs postures théoriques.

2. Bertrand Badie s'est interrogé lui aussi à ce sujet, en se demandant s'il fallait maintenir à tout prix une société fermée dans un contexte de mondialisation. Pour lui, la migration s'inscrit dans les symptômes évidents et banals de la mondialisation. Cette dernière en effet se joue des frontières et incite à la déterritorialisation, elle promeut l'interdépendance aux dépens de la souveraineté, elle renforce le métissage, elle densifie les communications et favorise la mobilité. Bertrand BADIE, *Nouveaux mondes. Carnets d'après Guerre froide*, Paris, Éditions du CNRS-Le Monde, 2012.

3. Ces activités incluent également les pyramides de Ponzi, le commerce de membres ou d'organes à des fins « magiques », les pratiques sataniques, l'exploitation touristique de sites hébergeant des monstres fabuleux, etc. On peut aussi y ranger les annonces pour la « divination en ligne » des journaux de la classe moyenne, les gros titres que consacre la presse nationale aux meurtres médicaux, les programmes télévisés qui mettent en scènes des histoires d'ensorcellement aux heures de grande audience, ainsi que ces « sommets de la sorcellerie » qui sont organisés plus souvent qu'à leur tour, etc. (p. 137).

4. Susan Strange fut la première à utiliser l'expression « capitalisme de casino » en comparant le régime fiscal occidental à un vaste jeu de hasard. Susan STRANGE, *Casino capitalism*, Oxford, Blackwell, 1986.

5. Même sur les marchés financiers américains, les investisseurs sont devenus « prédisposés à jeter leur argent dans des montages censés rendre-riche-au-plus-vite ». Toutes ces inventions ont pour trait commun de faire miroiter une production de richesse à partir de rien. Elles défient la raison en promettant des bénéfices anormalement élevés – en prétendant générer une richesse indépendante des moyens de production, de la valeur exempte d'efforts (p. 141).

6. Historicisé et réinscrit dans son contexte culturel local, le flux discursif entourant le zombie présente donc des liens avec l'histoire du mouvement ouvrier, avec une peur envahissante de l'assujettissement et de la marchandisation des personnes et des relations sociales, avec les menaces qui pèsent sur la survie de mondes locaux soumis à la pression de forces mystérieuses venues du dehors, et avec des horizons et des attentes dus au redéploiement du capital (pp. 61-62).

7. En ce qui concerne l'anthropologie, Laurent Berger montre qu'il y a actuellement à ce sujet une opposition entre une *global anthropology* centrée sur le dépassement de la notion de « société » à l'échelle de l'histoire mondiale, et une *macroanthropology* axée sur la reformulation de la catégorie « culture » à l'échelle de la planète. Laurent BERGER, *Les nouvelles ethnologies*, Paris, Nathan-SEJER, 2004.